

**DERNIER TESTAMENT
D'UN JOYEUX DÉPRESSIF**

JONATHAN BECK

EN TOUTES LETTRES

Ce livre est le tome 3 de la saga « Testament d'un joyeux dépressif »

Vous n'avez pas lu les deux premiers tomes ? Courez vite les acheter (en marchant, ça va très bien aussi) ou alors, laissez la vieille madame Jesaistout de votre quartier vous résumer brièvement les volumes 1 et 2.

Un lundi matin au téléphone :

Dire que j'ai aimé les deux premiers tomes serait un euphémisme. J'ai a-do-ré ! En parlant d'adoration, tu savais que la fille Martin fréquentait le fils Dubois ? Mais si, je te dis, je les ai vus l'autre jour. Et vu le ventre qu'elle a pris ces derniers temps, je suis certaine qu'elle est enceinte. Le livre... Quel livre ? Ah oui, celui-là. Excellent, je te dis. C'est l'histoire d'un jeune publicitaire qui part en Suisse pour trouver un emploi... c'est vrai qu'avec cette histoire de retraite, les jeunes n'ont plus de travail. Nous, à l'époque, il y en avait du boulot et on savait se démerder ! Mais oui, mais oui... Donc, je disais, il part en Suisse et se fait engager dans une agence de publicité où il fait des réclames. Je sais qu'on ne dit plus réclame, mais je dis encore ce que je veux ! Bon. Le gamin, là, il s'appelle Jean et il se crée une sorte de masque pour avoir confiance en société. Comment ça, quelle couleur le masque ? Mais tu le fais exprès ! Un masque, il joue un rôle. Arrête de me couper, je perds le fil de mon histoire. Heureusement que personne n'entend tes sottises. Bon. Et ce fameux Jean... ça me rappelle que j'ai connu un Jean, cette histoire. Ça devait être dans les années 1970. Un très bel homme, bien élevé. Je crois bien qu'on a même eu un coït dans sa 4L. Ça, c'était de la bagnole, ça tenait la route.

Plus comme maintenant, c'est tout électronique, leurs bagnoles, et ça tombe tout le temps en panne. Bref ! Ce fameux Jean, celui du livre, pas celui avec la 4L, un jour, il commence à se plaire dans son rôle de publicitaire gonflé à la confiance. Il est plus dans la « hess » comme disent les jeunes. Mais moi non plus je ne sais pas ce que ça veut dire, mais les gens l'emploient tout le temps. Bon. Tout lui réussit à ce frêle garçon, surtout avec les filles. C'est comme la fille Martin, il y a que le train qui ne lui est pas passé dessus à celle-là...

**Vous feriez mieux d'aller vous procurer TESTAMENT
D'UN JOYEUX DÉPRESSIF et NOUVEAU
TESTAMENT D'UN JOYEUX DÉPRESSIF.**

Vous gagneriez du temps, et nous du papier...

Chapitre 0

*C'est facile d'arrêter de fumer,
j'arrête 20 fois par jour.*

Oscar Wilde

– Putain de réveil à la con.

Émile tapota maladroitement son téléphone pour le faire taire. Il resta environ trois minutes dans son lit, histoire d'émerger avant d'attaquer une nouvelle journée. Il s'assit et enfila ses pantoufles. Il regarda sa femme qui dormait encore à poings fermés, puis quitta sa chambre. Dans ce grand appartement de cent cinquante mètres carrés, il devait marcher longtemps pour atteindre la cuisine. Il alluma la pièce et le petit poste radio posé sur le buffet de la fenêtre. La première voix qu'il entendait chaque matin, c'était celle de Sophie Estavière, la journaliste principale de la matinale de France Inter.

Elle parlait d'une guerre qui se déroulait à des milliers de kilomètres de chez lui. Des familles avaient été séparées, car les hommes cultivaient l'art de la guerre et se battaient pendant que les femmes et les enfants fuyaient les champs de bataille. Pendant ce temps-là, Émile restait impassible au conflit. Il venait d'allumer sa machine à café et en attendant qu'elle soit prête, il observait la ville à travers les croisillons des vitres. Il faisait encore nuit. Au saut du lit, son soleil à lui, c'était la lumière des lampadaires de la rue. La machine à café broya alors les grains et un savoureux café sortit.

Cette machine, il l'avait choisie, car il avait vu cette publicité avec Roger Federer. Son café fin prêt, il tira une chaise et but sa boisson rapidement, en regardant les infos sur l'application 20 Minutes de son iPad. La majorité des articles avaient été traités par France Inter, mais lui, ce qui l'intéressait, c'était de lire de mauvaises nouvelles plus proches de chez lui. Il désirait un shot de misère locale : le suicide d'un homme, les déboires d'un petit politicien de la ville ou le niveau de pollution des cours d'eau. Quand il en eut assez, il alla prendre une douche et se prépara pour aller travailler. Un brossage de dents, un pschitt de parfum Golce & Dabanna et il s'empessa d'aller embrasser sa femme et lui souhaiter une bonne journée. Celle-ci grogna un peu et un « bonne journée » s'échappa de son corps mal réveillé. Il prit ensuite les clés de son Porsche Cayenne posées sur le meuble à l'entrée de l'appartement.

Il ne travaillait qu'à dix minutes, mais avait horreur des transports publics. Il n'aurait échangé son Porsche Cayenne pour rien au monde. Il arriva au parking souterrain et alla se garer sur la place qui lui était attribuée. Il prit son badge et rejoignit l'ascenseur qui l'amena à son étage. Il ouvrit ensuite son casier, regarda la photo de sa femme posée sur le dos de la porte, puis saisit sa blouse blanche. Il l'enfila et déposa son manteau dans son casier. Il regarda sa montre et vit qu'il avait tout juste le temps de boire un petit café avant de prendre son service.

Il se dirigea alors vers le comptoir de la réception où deux jeunes femmes travaillaient déjà depuis plusieurs heures.

Quand elles virent Émile, elles le saluèrent :

– Bonjour docteur.

– Bonjour les filles. Vous allez bien ?

– Très bien et vous ?

– Ça va, ça va.

Soudain, une ambulance arriva.

– Le devoir m’appelle. Je vous laisse.

– Bonne journée, docteur.

Il passa alors les portes sécurisées réservées au personnel de l’hôpital et se dirigea vers le lieu des prises en charge. Une infirmière était sur place. Les secouristes indiquèrent à Émile qu’il s’agissait d’un accident de scooter. L’homme, conscient, avait le bras droit entièrement mou. Il s’était brisé les os de l’avant-bras dans l’accident. On lui injecta un tranquillisant, car l’adrénaline commençait à s’estomper.

– Conduisez-le en salle numéro deux.

L’infirmière, qui avait été rejointe par un collègue, conduisit l’homme dans la salle indiquée par Émile.

Avec les dernières coupes budgétaires des hôpitaux, Émile se retrouvait à devoir courir partout et enfiler de multiples casquettes. L’époque où il attendait les patients, en tripotant des infirmières pour passer le temps, était révolue.

Pour cet accident, Émile allait devoir prendre la décision de poser un clou centromédullaire ou pratiquer une ostéosynthèse si la fracture était trop grave. Il se grattait le menton, un peu perplexe. La radiographie de son bras lui donnerait la réponse à ses interrogations. Le scootériste allait devoir être opéré. On allait devoir dégager l’os fracturé et visser une plaque sur la ligne de fracture. On fixerait ensuite la plaque aux différents fragments osseux à l’aide de vis dans l’os. Il garderait cette plaque pendant un an.

Avant l’opération, Émile dut gérer un autre patient. Un homme, âgé de 79 ans, avait fait un malaise dans sa

chambre. Les ambulanciers l'avaient conduit jusqu'à Émile. Ils avaient réanimé le vieil homme et souhaitaient maintenant que l'hôpital fasse des examens et le garde en observation. 79 ans, n'est-ce pas l'âge légal de péremption d'un homme occidental ? pensa alors Émile, avec une touche de cynisme. C'était peut-être son heure à ce pauvre vieux ? Mais notre devoir nous interdit de le laisser partir.

– Docteur, une autre urgence, dit alors une infirmière scotchée à son téléphone.

Un terrible accident de la route avait eu lieu.

– Mais ils ont quoi les gens aujourd'hui ? Je ne peux pas avoir cinq minutes pour souffler, dit alors Émile, pendant que le septuagénaire avait lui rendu son dernier souffle. Émile n'avait pas encore fumé sa première cigarette de la journée et devenait passablement irritable. Il faut dire qu'il s'interdisait ce petit plaisir matinal dans le Porsche Cayenne, depuis qu'on lui avait fait remarquer qu'il sentait le tabac froid.

En responsable des urgences, Émile alla prendre des informations auprès de son assistante :

– Amélia, qu'est-ce que vous pouvez me dire au sujet de l'accident ?

– J'ai pas grand-chose comme infos, malheureusement, docteur. Trois passagers. Le conducteur est dans un état critique. Son pronostic vital est engagé. Vous devriez le réceptionner sur le toit. Les autres arrivent par ambulance, mais le trafic est surchargé à cette heure-ci.

– OK, merci. Quelle plaie ces accidents de la route...

Préviens Peters et Ledonni, qu'ils se tiennent prêts quand j'arrive.

Il courut alors sur le toit et alla attendre l'arrivée imminente de l'hélicoptère jaune des urgences. Il regardait à l'horizon pour voir s'il avait le temps de s'en griller une. Rien. À peine sa clope allumée, qu'il entendit un bruit au loin, derrière lui. L'appareil était en approche.

– Fais chier, dit-il en écrasant sa cigarette.

Deux brancardiers et un infirmier venaient de rejoindre Émile sur le toit, où la pluie commençait à tomber. La mèche du médecin tombait à cause du vent provoqué par le bourdon de l'oiseau métallique. Il la remit en place d'un geste rapide.

Il fallait vite amener l'homme au service de réanimation. Vingt minutes plus tard, une ambulance arriva devant l'hôpital. Émile n'étant pas de retour, Amélia appela un autre médecin. Durant le trajet, un des deux occupants de la voiture n'avait pas survécu malgré le travail remarquable des secouristes.

Au même moment, l'homme était en réanimation où les docteurs Peters et Ledonni avaient pu le prendre en charge pour tenter de le sauver. Émile fut informé qu'une des femmes était décédée sur le chemin de l'hôpital. Une crise cardiaque avait eu raison d'elle. Étant donné qu'ils étaient en sous-effectif depuis des années, Émile n'eut d'autre choix que de remonter ses manches et de s'occuper de la deuxième femme.

– Mais bordel, elle aurait dû être placée dans un coma artificiel et héliportée d'urgence, dit-il en arrivant. Vous voyez bien que son état se dégrade, clama alors Émile. Il pensait que la jeune femme avait une hémorragie cérébrale.

Sous les ordres d'Émile, on injecta à la patiente un mélange de benzodiazépines, de propofol et de dérivés de la morphine.

En plus de son envie de fumer, Émile devait maintenant lutter contre la montre.

Alors qu'il allait prendre des nouvelles de l'homme hélicoptéré, Émile croisa le docteur Peters, dépité, qui venait de se laver les mains :

– C'est terminé.

– Fais chier, répondit alors Émile.

Le docteur Peters donna une petite tape sur l'épaule d'Émile, avant de partir dans le couloir.

Même s'il avait été confronté de nombreuses fois à la mort durant sa carrière, Émile pensait au fond de lui qu'il pouvait berner la grande faucheuse, la repousser et lui faire un grand « fuck » au visage. Émile était heureux lorsqu'il sauvait une vie, car en éloignant la mort d'une seule personne, il permettait de préserver des univers : ceux des patients certes, mais aussi ceux de leurs familles, de leurs enfants, de leurs amis, de leurs collègues, et bien d'autres.

Deux morts et pas encore une seule clope, c'est un bien mauvais ratio, pensa alors le médecin qui allait devoir prendre en charge la jeune femme qu'il avait placée dans un coma artificiel.

– Docteur, les résultats du scanner sont prêts, lança une infirmière en ouvrant une porte près d'Émile.

– J'arrive tout de suite.

Tel un comédien s'apprêtant à entrer sur scène, il prit une grande respiration les yeux fermés. Il fixa sa montre. Son service n'avait commencé que depuis une heure.

Dans une petite pièce derrière la salle de scanner, il regardait attentivement les clichés. Il se grattait nerveusement le sourcil droit avec son pouce. Ce même pouce qu'il vint ensuite ronger frénétiquement.

Dans ce petit hôpital situé à cent cinquante kilomètres au nord de Paris, ce n'est pas tous les jours que le corps médical est confronté à de tels événements.

Afin d'être sûr de lui, Émile demanda qu'on refasse un cliché supplémentaire.

Il avait hélas raison. La jeune femme semblait avoir une hémorragie cérébrale. Ils allaient devoir opérer d'urgence. Au programme de la matinée : ouvrir une boîte crânienne. Une opération qu'il n'avait pas effectuée depuis presque dix ans. Ils allaient devoir aspirer le sang, pour arrêter l'hémorragie et réduire la pression cérébrale.

Cela faisait une heure et quarante minutes qu'Émile avait pris son service. Il décida d'aller fumer sa cigarette. Lui aussi avait besoin de faire redescendre la pression.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

*Le temps entraîne tout dans sa course,
et la dernière heure s'avance.*
Caius Cornelius Gallus

J'étais le premier au bureau. Ce n'était jamais arrivé. J'ai ouvert la grande grille de l'agence, puis j'ai mis en route mon ordinateur, sur lequel j'ai lancé la playlist Spotify que j'étais en train d'écouter auparavant.

Je me suis posé pour lire le journal et dévorer un pain au chocolat. Pour la première fois, je savourais ce silence, l'âme en paix. Il faut apprendre à profiter de l'instant présent, ce cadeau immédiat.

Quand j'eus terminé mon pain au chocolat, Damien arriva au bureau et était étonné de me voir là si tôt et d'aussi bonne humeur.

- Toi, t'as couché avec une nana hier ?
- Même pas, ai-je répondu. Un vagin n'est pas la seule source de plaisir dans la vie.
- Je ne sais pas si c'est vraiment l'heure de parler de vagin à cette heure-ci ? T'es arrivé il y'a longtemps ?
- J'en sais rien. J'ai pas fait gaffe.
- C'est aujourd'hui qu'on démarre le projet pour ROTWEILER ?
- Yep !
- C'est ça qui te rend si jouasse ?

Il était stupéfait de me voir ainsi. C'est vrai que si je me mets à sa place, on pourrait penser que l'homme qui se tient face à lui est bipolaire. Mais, il n'en est rien. J'ai décidé de m'en foutre, c'est tout. D'essayer de vivre pleinement les choses et d'arrêter de me poser tant de questions. À quoi ça sert de se poser des questions si on n'amène aucune réponse ?

Quand j'eus terminé de lire le journal Entre-Temps, Nicolas et Nael firent leur apparition dans l'agence. Nicolas se jeta sur les pains au chocolat, comme un enfant en sous-nutrition découvrant le plaisir des viennoiseries occidentales.

– T'as amené des chocolatines, c'est sympa.

– Nael, tu dégages, dis-je alors avec un rictus.

J'avais trouvé ma place.

Dans la matinée, nous nous sommes réunis pour attaquer une nouvelle campagne pour une célèbre marque de bière suisse. Ils nous avaient fait confiance par le passé quand nous travaillions encore chez Publicom. Eh bien, c'était à nous maintenant de ne pas les décevoir et de leur proposer une publicité choc, comme le souhaitait le nouveau directeur qui avait adoré nos idées à l'époque.

– Et si on jouait avec le chien ?

– Quel chien ? questionna Nicolas.

– Celui du logo, pardi, ai-je répondu.

– Développe.

– Eh bien, je ne sais pas, on a qu'à créer toute une histoire autour de ce clébard.

– Les gens aiment les animaux. Pourquoi ne ferions-nous pas un spot où on s'attaquerait à la maltraitance sur les animaux ? lança alors Damien.

– C’est une bonne idée, ai-je appuyé. Nicolas, tu peux me ressortir leurs dernières pubs ?

– Yep, je te sors ça tout de suite.

– Pourquoi pas un chien superhéros ? Du genre, Super-Rottweiler.

– La cible les mecs, la cible. On doit parler autant aux jeunes qu’aux hommes de 34 ans et plus, ai-je alors rappelé.

– Ça peut être le chien de Superman. Il boit de la bière Superman ? questionna Nicolas.

– Je crois qu’on part un peu en couille, là...

Le téléphone interrompit notre brainstorming.

– Je prends, lança alors Damien en se levant.

En attendant que Damien revienne, je le regardais, car j’étais pile en face de l’ouverture de la porte.

Je le vis prendre l’appel.

Il revint avec le téléphone. Encore un qui veut nous vendre une connerie, j’imagine.

Il me regarda, le visage plein d’effroi. Son sourire d’il y a trente secondes s’était estompé. Il m’a regardé droit dans les yeux en me tendant le téléphone :

– Jean, c’est pour toi. C’est l’hôpital, il s’est passé quelque chose de grave.

Parfois, le temps se suspend. On a alors l’impression d’entendre chacun de nos battements de cœur au ralenti.

Je pris le combiné et vis que c’était un appel français. J’écoutai alors sans vraiment comprendre tous les mots. La dame au bout du fil semblait parler super vite. Ou étais-je lent à la détente ? Détente... Ce serait bien de mettre un chien qui joue au basket dans cette pub, ai-je alors pensé. Le temps n’était visiblement pas le même pour elle que pour moi.